

## Le chaos producteur de sens et de surgissements du monde

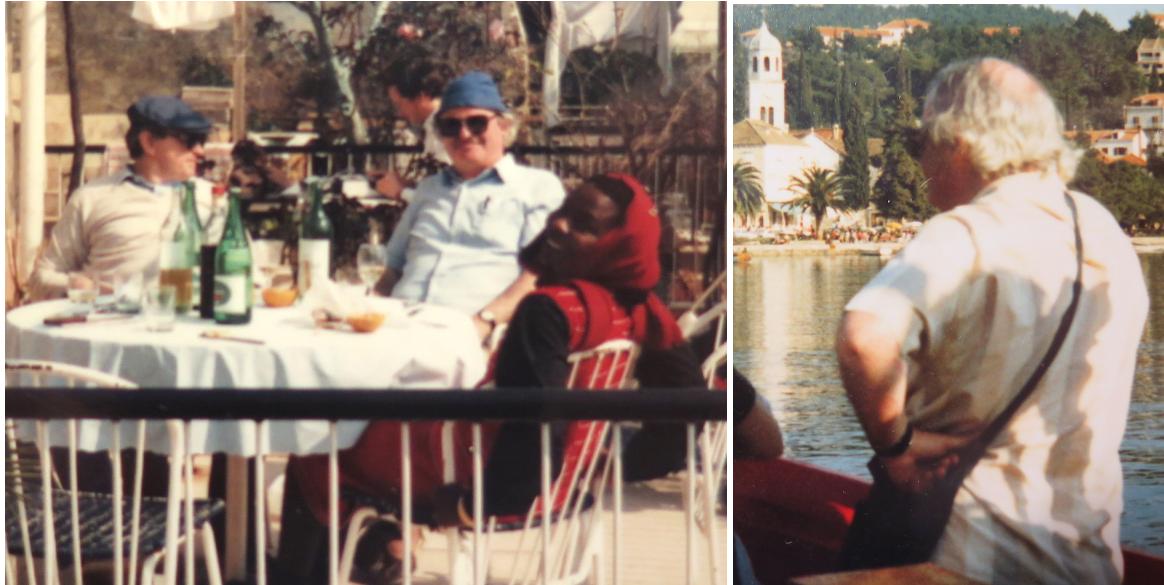
Septembre 1977 : dans le train qui remonte de Namur vers Bruxelles, un Monsieur assis en face de moi semble dévorer les pages d'un rapport. Il ne les lit pas ; il les passe au crible. Et il triture le document, comme pour en extraire le jus, l'argument, ce qui l'anime intérieurement. Il me sent l'observer, se pose et me regarde furtivement ; il semble avoir compris quelque chose, puis respectueusement replonge dans sa lecture. Ce Monsieur, je l'avais vu la veille, à la télévision, parler du nucléaire et du contrôle démocratique. J'avais 17 ans, technicien chimiste, fasciné par les sciences et les techniques mais aussi soucieux d'en faire la critique. Ayant lu les ouvrages de Gérard Fourez et fréquentant sa communauté du boulevard Cauchy, j'avais entendu parler de Georges. Ce jour-là, je me trouvais comme face à dieu, un chercheur, engagé. L'un de ceux que j'ai pris pour modèle : un physicien, devenu philosophe, et encore, critique vis-à-vis de l'épistémologie. Au cours des années qui suivront, je suivrai un itinéraire un peu similaire, ferai ingénieur, puis philosophie, avant de passer à la sociologie des sciences.

Janvier 1981 : Dubrovnik (Yougoslavie), à l'Inter-University Center of Post-Graduate Studies, au bord de la Méditerranée, Georges Thill et Peter Kemp animent un « cours », durant deux semaines, intitulé « Education permanente et contrôle des technologies ». Je viens de terminer trois années d'études en ingénierie et de réaliser, en parallèle, le baccalauréat en philosophie. Ayant vu passer l'annonce du cours « post-universitaire », j'avais écrit à Georges pour demander une dérogation afin de pouvoir y participer alors que je n'avais pas encore de diplôme de second cycle universitaire. Georges me répondit presque aussitôt, favorablement, et avec encouragement. Sur place, je découvre un petit monde d'intellectuels, francophones, qui font des exposés et discutent, dans une sorte de mélange étonnant et de chaos créatif dont Georges est l'instigateur. C'est l'époque de Marc Sapir (Centre de recherche sur la consommation - CREDOC), Olivier Mongin (la revue *Esprit*), Gérard Lambert (*La Revue Nouvelle* ; journaliste, il m'avait interrogé un an plus tôt à propos de la journée universitaire pour la paix sur « l'arme alimentaire » que j'avais organisée à Gembloux). Nous nous retrouverons à Dubrovnik en avril 1984 sur « Systèmes technologiques et autogestion » (notamment avec Claire Lobet, Gérard Valenduc, Yolande Fraizzoli, Tien N'Guyen Nam) et en mars 1986 sur « La domestication de l'animal humain ».

Dubrovnik, 1984  
(Source : D. Vinck©)



Slightly revised for: Warrant (Françoise) (éd.), *Une pensée de l'écart et de la fête. Hommage à Georges Thill*, Namur, Presses universitaires de Namur, pp. 107-114.



Dubrovnik, 1986 : Peter Kemp, Georges Thill, Fatou Sarr (Source : D. Vinck©)

### Instaurer le sens, constituer le monde

Septembre 1987 : Georges accepte de codiriger ma thèse de doctorat en socio-économie de l'innovation avec Michel Callon. Après avoir réalisé mon mémoire de fin d'études en philosophie sur les enjeux éthiques des manipulations génétiques, sous la direction de Jean Ladrière, et beaucoup fréquenté la philosophie des sciences, notamment anglo-saxonne avec Jean-François Malherbe, j'avais lu avec passion le livre de Georges « *La fête scientifique. D'une praxéologie scientifique à une analyse de la décision chrétienne* », publié 1973. J'y avais trouvé non seulement un questionnement philosophique et théologique sur ce qui se joue dans ces hauts lieux de fabrication des connaissances mais surtout une attention entomologique aux pratiques concrètes de l'établissement des faits, ce qui réconciliait mon intérêt pour les questions soulevées par la philosophie des sciences et mon passé de technicien de laboratoire, soucieux du fondement empirique des énoncés de connaissances ; la philosophie des sciences m'avait rendu perplexe tant ses propos semblaient éloignés de ce que j'avais vu, vécu et pratiqué en laboratoire durant huit ans. Mais la découverte de cette grande œuvre de Georges, parlant de démiurgie intrinsèque à la pratique scientifique (le fait de constamment faire surgir des situations nouvelles par rapport à l'état des choses), du laboratoire comme lieu de renversement des normes sociales (comme l'est parfois la fête ou le carnaval), de discussion, d'établissement de pures conventions entre chercheurs sans quoi la comparaison des résultats des calculs devenait incertaine, mais aussi de circulation entre espaces de recherche scientifique et quête religieuse, m'a rapproché des sciences sociales, de l'anthropologie dont il s'inspire ainsi que des travaux de Michel de Certeau – notamment l'idée de « rupture instauratrice de sens » – dont Georges était ami et avec qui il avait fait sa thèse. Osant des renversements provocateurs, à partir de son journal de recherche en tant que physicien impliqué dans le dépouillement des traces issues d'une collision de particules réalisée dans le cyclotron du CERN, Georges fait comprendre que la science est une aventure collective faite de décisions. Ces décisions fondent non seulement l'établissement de connaissances mais aussi la destinée humaine. Il montre que l'aventure collective de la fabrication du savoir est aussi faite de joie de connaître, d'inventer, d'imaginer un autre monde et de faire jaillir du sens.

Slightly revised for: Warrant (Françoise) (éd.), *Une pensée de l'écart et de la fête. Hommage à Georges Thill*, Namur, Presses universitaires de Namur, pp. 107-114.

Cette œuvre m'a aidé à prendre sérieusement mes distances vis-à-vis des épistémologies qui oublient, voire dénie, les pratiques, les instruments, les organisations, les institutions et, surtout, horreur suprême (dont transpirait un éminent philosophe que nous avons tous les deux fréquenté), les collectifs sociaux, le désordre et la fête, pour ne voir que rationalité et objectivité. Faire entrer la sociologie dans les laboratoires de sciences semblait revenir à y faire entrer le diable. C'est alors que j'ai découvert les travaux de Bruno Latour et me suis rapproché du Centre de Sociologie de l'Innovation de l'École des Mines de Paris pour y faire ma thèse. Latour, de même que Karine Knorr-Cetina, réputés pionniers de l'ethnographie de laboratoire (fin des années 70) me diront qu'avant eux, il y avait Georges Thill, dont l'ouvrage est malheureusement méconnu parce que publié seulement en français. Cette œuvre, très injustement oubliée dans l'histoire de la sociologie des sciences, devrait un jour y retrouver sa place et être relue. Elle devrait l'être, d'autant plus, que la science comme folie versus devoir moral est toujours plus une activité dans la société qui dépense prodigieusement pour prendre le risque de faire surgir du nouveau et de bouleverser le monde. Les questions du sens et de la destinée humaine et planétaire – pas seulement la question de la connaissance – sont au cœur de l'aventure scientifique.

L'ouvrage contient une partie théologique, à ne pas sous-estimer. Elle repose elle aussi sur le rendu de l'expérience vécue, cette fois au sein de groupes de chrétiens engagés, qui exposent leurs engagements évangéliques au regard critique de leurs pairs, ce par quoi advient aussi la connaissance. La mise en correspondance et en écho des collectifs de chrétiens en recherche de foi et des collectifs de physiciens en recherche de savoirs, conduit à interroger les praxis des uns par les autres. Ma propre sociologie des sciences en fut affectée et tendit vers une sorte de praxéologie des sciences et de l'innovation, une praxéologie de la quête de la vérité et du monde juste, dont les traditions scientifiques et religieuses sont des modalités qui questionnent.

Au cours de la thèse, Georges se révéla absolument non dirigiste, me laissant une très grande liberté de cheminement. Par contre, ses lectures et relectures de mes écrits intermédiaires seront toujours minutieuses et discrètes, soulevant des questions sans jamais donner d'orientation à suivre. Un maïeuticien, avec un profond respect pour le novice. Le jour de la soutenance, avec Knorr-Cetina, Callon, Latour et Arie Rip, Georges se lance dans des réflexions nouvelles et raffinées. Il pose plusieurs longues questions que je ne réussis pas toujours à saisir mais, heureusement, il m'invite à choisir la question à laquelle je souhaite répondre. Cette effervescence de la pensée de Georges, associée à un profond respect des personnes et des différences, est un de ses précieux enseignements. Le dialogue des savoirs est un engagement personnel de Georges bien avant d'être un programme de recherche.

Toutefois, la discrétion de Georges m'a aussi toujours étonné, notamment son engagement comme prêtre ouvrier et son appartenance à la congrégation des Oblats de Marie, comme si cet ordre religieux avait pour vocation de pratiquer un engagement évangélique discret dans le monde. Du coup aussi, la réflexion explicite sur l'action et la parole dans le monde et son questionnement à partir et vers des traditions religieuses, institués et savantes, m'a toujours semblé manquer. J'en ai toujours ressenti une certaine frustration mais je suspecte qu'elle est, en partie, voulue par Georges lui-même qui ne cherche pas à donner de réponse. Laisser cette question ouverte contribue aussi partie à faire de nous des chercheurs et pas des suiveurs.

Slightly revised for: Warrant (Françoise) (éd.), *Une pensée de l'écart et de la fête. Hommage à Georges Thill*, Namur, Presses universitaires de Namur, pp. 107-114.

## A l'articulation de la militance ouvrière et de la critique des sciences

L'héritage que m'a laissé Georges est parfois indirect, donc toujours discret mais non moins influent. Si, en 1982, c'est Gérard Valenduc de la Fondation Travail-Université (FTU) qui m'enrôle à l'Institut supérieur de culture ouvrière (ISCO)<sup>1</sup>, pour y assumer, pendant 10 ans, le cours de « Critique des sciences et des techniques », je m'y retrouve à emprunter les traces laissées par le physicien Emile Creutz, qui y importa dès 1972 son expérience de l'*Open University* d'Oxford impulsée par le *Labour* pour promouvoir une plus grande égalité et mobilité sociales, et par le physicien Georges Thill, avec ses réflexions critiques sur les sciences au sein du département de philosophie de l'homme de sciences des Facultés universitaires Notre-Dame de la Paix à Namur. Les Facultés de Namur délèguent à l'ISCO des enseignants, dont Georges, pour assumer la présidence des jurys de défense de mémoire-action des étudiants militants et pour animer des cours. La formation s'étend sur quatre années et est sanctionnée par un titre de Graduat en sciences du travail, délivré par les Facultés. Cette structure d'éducation permanente articule formation, connaissance et action afin de former des acteurs du changement social. Je m'y retrouve à l'intersection de deux mouvements, l'un issu de la militance ouvrière, l'autre de la recherche académique sur les relations entre sciences, techniques et société (STS) dont je ne suis d'ailleurs jamais sorti.

En réalité, les liens entre Georges et moi-même sont ici nombreux mais souvent indirects et enchevêtrés<sup>2</sup>. Ainsi, concernant la pédagogie de l'ISCO : elle s'inspire, depuis sa fondation par Max Bastin, d'une part, de la culture jociste<sup>3</sup> « Voir, juger, agir » impulsée par le Cardinal Joseph Cardijn que m'avait transmise mon père, mouvement duquel plusieurs membres étaient devenus prêtres ouvriers, comme Georges ; d'autre part, de la méthode de l'entraînement mental mise au point dans les maquis du Vercors, près de Grenoble, par les fondateurs du mouvement *Peuple et Culture* que rencontra Max Bastin. De là vint le cours de méthode destiné, à l'ISCO, à donner les moyens aux militants d'analyser les situations, de les comprendre, de proposer des solutions et d'agir sur la société. Dix ans plus tard, lorsque je me retrouve classé 1<sup>er</sup> sur plusieurs concours en France pour devenir Maître de Conférence, Georges me dira : « C'est à Grenoble qu'il faut aller car l'innovation et l'interdisciplinarité, c'est là que ça se passe. C'est la *Silicone valley* européenne mais aussi sur le plan social, ils sont innovateurs avec l'expérience de la Villeneuve et le passé de *Peuple et culture* ». Ces arguments m'ont convaincus. J'y suis allé et j'y suis resté près de 20 ans.

## Toujours plein d'attention

Le compagnonnage de Georges est aussi émaillé d'anecdotes, en particulier celles qu'il raconte et dont je n'ai probablement qu'un souvenir déformé. Je me souviens, en particulier, qu'il me conta que, dans sa jeunesse, il fut animateur d'une colonie de vacances dans laquelle il rencontra un jeune garçon, fils d'immigré italien mineur de charbon – vivant dans le borinage dont viennent également mes ascendants paternels,

---

<sup>1</sup> Créé en 1962 par les Facultés universitaires Notre-Dame de la Paix à Namur et le Centre d'Information et d'Education Populaire (CIEP) du Mouvement Ouvrier Chrétien (MOC).

<sup>2</sup> Il en est ainsi aussi concernant la *Revue Nouvelle* à laquelle nous contribueront tous les deux mais sans jamais coopérer directement.

<sup>3</sup> De la Jeunesse Ouvrières Chrétienne (JOC).

Slightly revised for: Warrant (Françoise) (éd.), *Une pensée de l'écart et de la fête. Hommage à Georges Thill*, Namur, Presses universitaires de Namur, pp. 107-114.

également mineurs –, dont la voix et le talent musical étaient superbes et qu'il encourageât à se lancer. Ce jeune rital s'appelle : Adamo.

Mais il y a aussi les anecdotes vécues avec Georges. Celle qui me restera toujours est une soirée que mon ex-épouse et moi-même avions prévu de passer avec Georges, dans un petit restaurant. Deux heures avant notre rendez-vous, débarque une amie en pleur, qui vient de faire 800 km de voiture depuis son lieu de vacances jusque chez nous, suite à sa



rupture avec son compagnon. Elle est inconsolable et nous ne nous voyons pas la laisser seule dans cet état. Nous appelons Georges qui propose immédiatement qu'elle nous accompagne, que ce n'est nullement un problème. A peine nous nous retrouvons, Georges réussit à la faire rire par un coup de magie qui m'a complètement échappé. La soirée n'a été que joyeuse et le retour, à pieds, sur les trottoirs bruxellois était un spectacle gracieux ; Georges et cette amie, bras dessus – bras dessous, jouant, titubant et riant comme si de rien n'était. Le deuil de la rupture était consommé. Il faut dire aussi que lorsque j'ai vu le film *Amadeus*, le rire de Mozart me rappelait celui de Georges ce soir-là franchissant le bord du trottoir comme un chevreau ou encore dans l'avion vers Dubrovnik, rire et joie dont tous les passagers ont pu bénéficier.

Dubrovnik, 1984 : avec Claire Maris  
(Source : D. Vinck©)

## Réseaux et co-construction des savoirs

Revenant au fond des contributions de Georges, je voudrais m'arrêter sur la question des réseaux et du dialogue des savoirs. Avec la création de *Prélude* en 1985. Le forum de Dakar en 1987 et le colloque à Namur en 1990, Georges a impulsé des mises en réseaux de chercheurs et de questionnements venant d'horizons très divers, ainsi qu'une réflexion sur ces réseaux comme espace de production de savoirs dans un contexte d'interrogation critique sur les sciences et les techniques et la modernité en général. Le réseau, alternative à l'institution, apparaît alors pour Georges comme l'Université des « citoyens-monde », un espace où des projets de co-développement, parfois globaux, se construisent et s'évaluent à partir du local et dans l'échange, en maillant Suds et Nords. Et Georges d'insister sur l'hybridation des connaissances, le métissage des savoirs locaux et de technosciences, le dépassement des clivages et l'ouverture à l'inattendu et à l'incertain. Il prône un développement inclusif de tous les acteurs concernés afin qu'ils puissent se former mutuellement, assumer l'évaluation permanente de ce qui s'invente et détecter les surgissements et soutenir ce qui contribue à la bonne vie de l'écologie-monde.

Aujourd'hui, près de 20 ans après ces avancées, cette problématique a pris de l'ampleur comme nous pouvons nous en rendre compte dans le dossier anniversaire des 10 ans de la *Revue d'Anthropologie des Connaissances* (<http://www.cairn.info/revue-anthropologie-des-connaissances-2017-2.htm>), héritière indirecte des impulsions données par Georges, avec son souci d'étudier la production, l'utilisation, la

Slightly revised for: Warrant (Françoise) (éd.), *Une pensée de l'écart et de la fête. Hommage à Georges Thill*, Namur, Presses universitaires de Namur, pp. 107-114.

transmission et la mobilisation des savoirs par les collectifs humains, en prenant en compte leurs dimensions pratiques, sociales, techniques, économiques et politiques.

Les savoirs et les techniques sont, plus que jamais, des enjeux pour la démocratie. Comme le souligne Hebe Vessuri (2017), les possibilités d'action collective à propos de biens publics mondiaux tels que la paix, la santé, l'environnement et la connaissance supposent qu'une communauté internationale s'en occupe et que des formes de gouvernance soient inventées et mises en place. La production et la circulation des connaissances constituent désormais un enjeu politique majeur dans l'institution des grandes questions que nous adresse la société. Le défi est considérable et cela d'autant plus qu'il suppose de repenser nos conceptions de la science autant que aussi celles du politique (Domènech, 2017). A l'instar de ce que PRELUDE a impulsé, il convient que les groupes sociaux porteurs de connaissances expérientielles et les institutions scientifiques qui se rendent sensibles à ces connaissances s'engagent dans la construction de nouveaux agencements afin de redéfinir la gouvernance de la recherche et de l'innovation (Rabeharisoa, 2017).

Rien de cela ne va de soi. Non seulement des rapports de force puissants sont à l'œuvre avec des entreprises transnationales qui pèsent sur les agendas dans organisations gouvernementales internationales mais l'articulation de savoirs hétérogènes « locaux », « traditionnels » et technoscientifiques, questionne, jusque dans leurs fondements, nos épistémologies, nos politiques et même nos métaphysiques (Law et Joks, 2017). Les brèches ouvertes par les désordres socio-cognitifs dont Georges est un grand artisan sont en train de fissurer l'édifice de la modernité que nous sommes contraints de réinventer. La démiurgie n'est plus cantonnée aux seuls laboratoires de recherche et aux groupes sociaux réfléchissant leur engagement religieux dans le monde, voire même aux réseaux de co-développement transnationaux ; elle concerne désormais l'ensemble des communautés de savoir et de pratiques et les interpelle quant à la manière d'articuler différentes manières d'appréhender le monde, de produire de nouveaux savoirs, d'inventer des pratiques et des instruments, d'innover quant à la manière de nous organiser en sociétés et quant aux infrastructures qui façonnent nos manières d'être ensemble (Bowker, 2017). Une forme de géopolitique des capacités de savoir est désormais à l'œuvre et questionne nos sociétés, nos pratiques et nos institutions. Elle suppose de prendre en compte les masses invisibles, volontaires ou involontaires, de la production industrielle des connaissances, notamment celles qui nourrissent le *machine learning* et l'intelligence artificielle, mais aussi les savoir-faire pratiques et les savoirs négligés (Puig de la Bellacasa, 2011), y compris nos propres pratiques d'écriture scientifique qui ont le pouvoir de mettre en scène nos propres pratiques et d'en invisibiliser d'autres (Haraway, 2007). La question des rapports et articulations des savoirs, qui traverse l'œuvre et l'action de Georges, est plus que jamais au cœur de tout ce qui fait la vie des sociétés et de la planète, et de notre création du monde avec de multiples êtres, humains, « naturels » ou issu des technosciences (*worlding* selon l'expression de Donna Haraway, 2008). Elles seront probablement au centre de nombreux débats académiques et de société comme on l'entrevoit aujourd'hui avec la montée en puissance des *data sciences* et de la *datafication* des mondes vécus (Pontille, 2017), la délégation cognitive aux algorithmes, l'hybridation croissante de l'humain et des technologies (Haraway, 1991), l'apprentissage rapide des machines et la constitution de plateformes d'intermédiation qui tendent à s'instaurer en points de passage obligés de nos échanges, à leur plus grand profit.

Slightly revised for: Warrant (Françoise) (éd.), *Une pensée de l'écart et de la fête. Hommage à Georges Thill*, Namur, Presses universitaires de Namur, pp. 107-114.

Au final, ce sont peut-être les mots de Maria Puig de la Bellacasa (2011) qui font le mieux écho à la sensibilité humaine, scientifique, spirituelle et politique de Georges, lorsqu'elle nous invite à une éthique du *care* (de l'attention et du soin) dans l'étude des sciences et des techniques. Nos manières de connaître ont des effets affectifs, éthiques et politiques qui influent sur la manière dont nous reconfigurons les assemblages sociotechniques, notre société et notre monde (Haraway, 1991 ; Latour, 2005) et jusque dans leur existence matérielle (Barad, 2007).

Dominique Vinck  
Professeur ordinaire  
Université de Lausanne  
STSLab

## Références

- Barad Karen (2007), *Meeting the Universe Halfway: Quantum Physics and the Entanglement of Matter and Meaning*. Durham, NC: Duke University Press.
- Bowker Geoffrey (2017), L'énergie et l'archive. Deux sources de nos pratiques de connaissance, *Revue d'anthropologie des connaissances*, 11 (2), 177-184.
- Domènech Miquel (2017), Démocratiser la science. Un défi toujours d'actualité, *Revue d'anthropologie des connaissances*, 11 (2), 125-132.
- Haraway Donna (1991), *Simians, cyborgs, and women: The reinvention of nature*. New York: Routledge.
- Haraway Donna (2007), Le témoin modeste : diffractions féministes dans l'étude des sciences, in *Manifeste Cyborg et autres essais*. Paris : Exils, 309-333.
- Haraway Donna (2008), *When Species Meet*. Minneapolis: University of Minnesota Press.
- Latour Bruno (2005), *Reassembling the Social: An Introduction to Actor-Network Theory*. New York: Oxford University Press.
- Law John, Joks Solveig (2017), Luossa et Laks. Saumon, science et savoirs écologiques locaux (SEL), *Revue d'anthropologie des connaissances*, 11 (2), 149-163.
- Pontille David (2017). Contributions profanes et attribution scientifique. In O. Leclerc (dir.), *Savants, artistes, citoyens : tous créateurs ?*, Québec, Éditions Science et bien commun, 137-152. <https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-01490774>
- Puig de la Bellacasa M. (2011). Matters of care in technoscience: Assembling neglected things. *Social Studies of Science*, 41(1), 85-106. <http://doi.org/10.1177/0306312710380301>
- Rabeharisoa Vololona (2017), La multiplicité des connaissances et le tremblement des institutions, *Revue d'anthropologie des connaissances*, 11 (2), 141-147.
- Vessuri Hebe (2017), Une transition thématique dans les STS ?, *Revue d'anthropologie des connaissances*, 11 (2), 133-139.